



Regards maristes

MARS 2015 | NUMÉRO 28

Que d'émotions !

Étymologiquement, une émotion, c'est une « sortie de soi », qui entraîne un trouble, une « agitation de l'âme », un état affectif, qui peut être agréable ou bien pénible. Elle s'exprime comme une rupture avec la situation présente, et fait naître en nous des sentiments, la peur, la colère, la joie, accompagnés de manifestations physiques, le rire, les larmes, des impressions parfois très fortes. Elle surgit à l'improviste, elle est un événement inattendu, comme une sorte d'accord profond entre cet événement et nous-mêmes, elle naît toujours d'une rencontre.

Rencontre avec des gens, à l'occasion d'apprentissages, par exemple à l'école, ou dans un métier, quand brusquement on partage la découverte de la beauté d'un texte, la solution d'un problème compliqué, ou la réussite d'un travail difficile. Et les occasions de la vie nous donnent parfois un sentiment intense de proximité, d'appartenance à la même réalité humaine que des inconnus dont nous avons croisé le sourire.

Rencontre avec la nature qui nous entoure, des paysages dont le spectacle coupe le souffle.

Rencontre avec toutes les formes d'art qui nous bouleversent, et nous font accéder à une communion avec les artistes et la beauté qu'ils ont créée.

Rencontre aussi avec le passé, les émotions anciennes, que font renaître les souvenirs ou leurs supports.

Rencontre enfin dans la prière, ou à l'occasion d'événements religieux, ou encore tout simplement dans notre vie quotidienne et les prises de conscience qu'elle révèle, avec le sentiment d'un accord qui la dépasse.

Ces rencontres, ces émotions, nous pouvons les vivre avec bonheur, et parfois plus intensément en les partageant avec nos semblables ? À condition, toutefois, de savoir les reconnaître et ne pas les laisser nous emporter. À nous d'être lucides, et de savoir raison garder.

MARIE-CLAIRE ROUGNON

SOMMAIRE

- 2 L'émotion à l'école :
attention danger !?
- 3 L'émoi à la TV
- 4 Où est Dieu ?
- 6 Sortir de chez soi
- 7 Émotions de journaliste :
« le joli temps du plomb »
- 8 Les émotions de Jésus

L'émotion à l'école : attention danger !?

PASCAL MEUNIER, professeur de lettres classiques, ND de Bury (Écrit en décembre 2014)

Les controverses et attaques dont l'école est souvent l'objet, cela révèle à mes yeux une chose essentielle : il existe une ligne de partage non formulée, invisible, que le grand public établit avec force, celle qui existe entre le savoir et l'émotion. Le savoir et son intelligence, prérogatives de l'école, l'émotion et son intelligence, prérogatives du cercle très privé de la famille et de l'intimité.

Une telle ligne Maginot transforme le paysage scolaire en France, modèle des pratiques et une culture dont les implications sont mal comprises, mal évaluées chez nous. Peut-être s'autorisera-t-on à identifier là un vrai chantier pour l'école de demain.

Rêvons un instant. Comment pourrait-on imaginer ce monde où sortiraient de nos lycées des jeunes capables de

dire par exemple : « *Oui je suis en colère, mais ma colère que je sens, je suis capable de la mesurer, elle m'appartient. J'en suis responsable, je n'ai pas à la transformer en agressivité contre toi.* » Un autre monde sans doute. Un autre libéralisme...

Il y aurait donc la classe, lieu de la transmission raisonnée, réfléchie, objective et neutre des savoirs... et l'émotion, c'est à dire la vie, mais... ailleurs. On reconnaît bien là l'un des maux de notre modernité : cette énigme d'une jeunesse trop souvent décrite comme fatiguée, démotivée, blasée devant les savoirs transmis par l'école, alors même que, désormais, l'école a massivement la possibilité d'être ouverte sur le monde, sur les cultures ; alors même qu'elle offre bien autre chose que des livres imprimés en noir et blanc, connectées que sont nos classes à internet, aux vidéos, aux forums... Un clic suffit. On comprend pourtant que la réalité résiste à un tel modèle qui oppose raison et émotion. On sait bien, pour le vivre régulièrement, qu'il n'y a pas de transmission vivante des savoirs ou des compétences sans un minimum de partage émotionnel. On ne peut oublier que les Lumières du XVIII^e siècle ne seraient pas les Lumières si elles n'associaient pas si intimement l'exercice de la raison et du doute avec la culture de la sensibilité et des arts de l'émotion.

Alors quoi ? Comment s'accommoder de cette problématique professionnelle dans le quotidien de nos classes ? Animer au sens fort un groupe d'élèves, sans pour autant verser dans la manipulation, la mise en scène d'émotions qu'on aurait, nous les profs, en bons et vrais professionnels, « préparées » ? Voici, bien modestement,



L'émoi à la TV

YVES GOUGET, *Père mariste*

deux pistes qui me viennent de mon expérience de professeur de Lettres. L'émotion véritable n'est pas programmable : elle est un échange, un flux qui se partage, qui surgit entre un groupe, parfois un jeune isolé, et le prof. Un regard, le ton d'une question où on entend de l'inquiétude ou de la joie, une fixité soudaine d'un jeune normalement dissipé, un rire... Le piège consisterait à écarter, à refuser ce qui surgit là dans l'instant. À en refuser l'imprévu. C'est en donnant dans le temps de la classe toute sa place à l'hôte qui s'invite au milieu de nous qu'on transforme le cours en un moment de vie. Une rencontre est promise. Elle se joue, et on en est tous, ensemble, acteurs.

L'émotion est toujours formulable : il est important de faire comprendre au jeune ou au groupe qu'on a compris qu'il se joue quelque chose en lui, en eux ; mais plus encore, de l'inviter à formuler avec des mots justes ce qu'il ressent ; de l'y aider en lui proposant ces mots... ou en témoignant à ce moment-là, en réponse par notre vie, comme dit le Père Colin de notre émotion d'homme et en osant la dire avec simplicité et pudeur. Combien de fois sommes-nous interpellés par les jeunes : « Et vous Monsieur, vous ne trouvez pas cela injuste, absurde... ? » Enseigner c'est répondre à leurs vraies questions. Quitte à proposer, si le propos dépasse la classe de se rencontrer plus tard en journée pour en parler... Je crois de plus qu'en la formulant, l'émotion, en mettant des mots justes sur elle, l'enseignant peut aider l'élève à s'en sentir maître, à lui donner toute sa place et sa résonance en lui ; à la transformer de manière créative. Devenir libre en somme. L'école, c'est aussi la vie !

L'image est rarement anodine. Celle que vous recueillez régulièrement sur votre téléviseur l'est moins que toute autre. Ainsi avez-vous peut-être suivi à la radio ou sur votre écran les informations répétées transmises lors de la tuerie de *Charlie hebdo* ; peut-être avez-vous aussi regardé les nombreux reportages diffusés pour le 70^e anniversaire de la libération d'Auschwitz ; peut-être avez-vous choisi alors la fidélité à telle ou telle série télévisée ou à tel ou tel film ; peut-être avez-vous préféré regarder une compétition sportive pour laquelle vous vous sentiez partie prenante... Vous n'avez pas pu recevoir ces images sans éprouver de vives réactions, parfois jusqu'à ressentir un trouble étrange, un certain émoi difficile à gérer et à contenir. De la joie, de l'enthousiasme, du soulagement, de l'inquiétude, de l'angoisse, de la peur... — que sais-je — quelque chose de troublant ou en tout cas quelque chose de difficilement contrôlable.

Peut-être êtes-vous vous-même un spectateur particulièrement émotif, ce qui peut expliquer vos réactions ; mais souvent, la TV fabrique elle-même pour vous en quantité de l'émotivité avec des scènes choisies

et elle vous administre des images prenantes, parfois agressives : elle cherche alors à exercer sa séduction et, selon les cas, elle se sert de votre sensualité, de votre disposition à réagir, de vos peurs, de vos craintes politiques ou autres... On imagine difficilement une production télévisuelle qui se contenterait d'être seulement objective et neutre.

Il n'y a là rien d'anormal tant que la production s'en tient à donner du sens et du relief à ce qu'elle vous sert ; comme pour tout spectacle, cela fait partie de sa capacité à susciter de l'intérêt, à captiver ses auditeurs, à éviter les répétitions ennuyeuses. Mais cela est tout de même plus inquiétant lorsque le souci de plaire et de s'imposer pèse à l'excès sur l'objet présenté jusqu'à le déformer, lorsque l'image se transforme en cauchemar ou en rêve encombrant.

À chacun par conséquent de se demander et de choisir ce qu'il peut absorber, ce que ses enfants peuvent utilement recevoir. Ce ne sont pas les émois éprouvés qui sont mauvais, mais une saturation qui en viendrait à vous rendre victime d'une image qui était faite pour illustrer et que vous laisseriez sans réagir vous agresser.

INFOS

- RASSEMBLEMENT DES MARISTES LAÏCS

Pentecôte 2015, les 23 et 24 mai 2015, à La Neylière, 69590 Pomey

« *Maristes... une manière d'être Chrétiens* »

Contact : Marie-Claude Grulier, 1, avenue Nikos Beloyannis 94290 Villeneuve-le Roi ; 01 45 97 64 26 ; marie-claude.grulier@wanadoo.fr

- RASSEMBLEMENT DES MARISTES LAÏCS EUROPÉENS À MADRID (ESPAGNE)

du 8 au 14 août 2015, à Los Negrales (près de Madrid, en un lieu frais et ombragé)

« *Avec Marie, nous avançons : mission mariste dans une Église qui se renouvelle.* »

Contact : Michel Macquet au 06 28 06 23 76 ou par mail : macquetm@yahoo.fr

Où est Dieu ?

VINCENT RICARD, professeur à l'Externat Sainte-Marie de Lyon

Devant la sidérante atrocité du massacre de l'équipe du journal *Charlie-Hebdo*, j'ai ressenti, comme chacun sans doute, l'impérieuse urgence de mettre mes idées au clair. Sans parler aucunement au nom de « Maristes en éducation », c'est pourtant sans, non plus, me défaire de cet engagement qui est mien, que je tente ici de le faire, en vous soumettant ces quelques mots.

De toutes les idées qui affluent à l'annonce de telles atrocités, il en est qui n'ont nul besoin d'être mises au clair, tant est violente leur déflagration. Les toutes premières, les plus claires, les plus incontestables : celles nées de l'épouvante devant une horreur telle ; l'épouvante, c'est-à-dire non la peur de ceci ou de cela, celle devant laquelle il peut être question de courage ou de lâcheté, mais la terreur profonde, la « terreur sacrée » des Grecs, devant le monstre qui gît au fond de la nature humaine, personnes et sociétés, et que de tels actes portent au grand jour afin que nul n'en ignore. De « quels sont ces hommes ? » on ne peut éviter de passer à « quels hommes sommes-nous ? », puisque d'entre nous, certains sont ainsi capables de déchaîner la violence la plus extrême contre d'autres hommes auxquels ils ne reprochent rien d'autre que des dessins sur du papier, puis de s'en glorifier, c'est-à-dire de s'en faire un mérite après s'en être fait un devoir.

Cette première idée en appelle une autre, tout aussi forte, claire et évidente : « avec ce monstre-là je ne veux avoir aucune partie liée » ; je le rejette de toutes mes forces, de tout mon être, apercevant soudain dans toute son exigence tragique cette question

posée aux confirmands : « Rejetez-vous Satan, le péché, et tout ce qui conduit au péché ? » à laquelle j'ai dû, un jour, répondre « oui » en souriant, comme tout le monde. Cette fois, je sens, jusqu'à la douleur, que le rejet doit être total, sans failles ni recoins, s'il veut exister face à pareil monstre. C'est pourquoi « Je suis Charlie », moi aussi, comme chacun, conscient qu'il n'est en cela pas de nuances possibles, et que ne pas se compter au nombre de ceux qui ont été frappés, c'est ne pas opposer au monstre toute la force de son rejet ; et de cela il ne peut être, un instant, question.

C'est alors que se présente devant mes yeux un grand sac ouvert, dans lequel précipiter pêle-mêle toutes les possibles faiblesses de mon rejet, pour y piocher de nouvelles forces : approbation générale, à jugement aboli, de tout ce qu'a pu dessiner et publier *Charlie-Hebdo* ; condamnation de cette religion scélérate qui laisse figurer la guerre sainte dans son livre sacré, comme on ne manque pas de l'entendre avancer. **Cela, non !** Cela, tout autant, est impossible, et c'est, en tout premier, la voix de nos collègues et amis musulmans, qui me le crie, ceux qui travaillent avec nous et pour nous ici, à Sainte-Marie ; et de mes élèves, Rayan, Amine ; et de mon voisin de palier, et de mes voisins du dessus, musulmans aussi ; et de ceux qui sont entrés dans ma famille et y ont pris tout naturellement leur place ; tous ces gens pacifiques, amicaux, dévoués, dignes, courageux, si souvent admirables. Avec quelle injustice je me mettrais tout à coup à les soupçonner, à les toiser, ou à les juger ! Avec quelle injustice, quelle versatilité et quelle ingratitude ! La différence entre un musulman et un prétendu combattant de l'Islam, je peux la toucher

du doigt tous les jours, irréfutable comme l'évidence. D'ailleurs, chrétiens, nous savons bien ce qu'est un croyant ; les monstres tueurs ne sont pas des croyants : loin de croire en Dieu, ils prennent la place de Dieu.

Les autorités de notre pays l'ont dit et répété, avec raison : il faut éviter tout amalgame. Le rejet absolu de la monstruosité exige aussi qu'on l'enferme strictement dans ses limites, en affirmant hautement que rien de ce qui n'est pas elle ne doit se voir souillé de la moindre proximité avec elle. Et comment l'éviterait-on, ce pernicieux amalgame, si l'on refusait de voir que le propos de *Charlie-Hebdo* sur les religions a bien souvent consisté à les assimiler à ce qu'elles pouvaient, ou avaient pu, engendrer de pire, amalgamant avec insistance musulman et terroriste, chrétien et inquisiteur, prêtre et violeur d'enfants, et passant ainsi plus d'une fois la fragile frontière qui sépare la satire de l'insulte ? Il n'est pas vrai qu'humilier de façon spirituelle et en faisant rire autour de soi ne soit pas humilier : tous les rires ne sont pas inoffensifs, nous passons notre temps à l'expliquer à nos élèves. Ainsi, il semble qu'il faille avoir aussi le courage de dire que soutenir *Charlie-Hebdo* en tant que symbole martyrisé de la liberté de pensée, ce qu'il est incontestablement, ne peut équivaloir à le considérer comme le parangon de tolérance qu'il n'a jamais été ; faute de quoi nous ferions de la haine des religions la seule réponse possible à l'atrocité qui nous épouvante. Décidément, je refuse de piocher dans le grand sac : c'est le Tentateur qui me le tient ouvert.

Alors, me siffle tout bas sa voix maligne, c'est cela, ton rejet sans recoins ni



failles de la monstruosité ? À peine formulé, voilà que tu lui trouves des limites ! Tu ne vas pas tarder à prétendre qu'après tout, l'équipe de ce journal a bien cherché ce qui lui est arrivé, et que ceux qui sèment le vent doivent s'attendre à récolter la tempête.

Jamais ! Non, **jamais** je ne croirai ni ne proférerai pareille infamie. Il s'agit de pensée, d'expression, d'idées. Si je puis me sentir libre, aujourd'hui, d'écrire que je ne partage pas l'optique de *Charlie-Hebdo*, c'est bien parce qu'ils ont eu, et ont toujours, la liberté d'adopter cette optique et de l'exprimer. Si leur liberté d'expression est noyée dans le sang, la mienne l'est aussi. Ce qui a été attaqué par ces monstres tueurs, ce n'est pas l'opinion d'un journal, c'est sa liberté d'en exprimer une, quelle qu'elle soit. Dès lors, ma liberté d'en exprimer une autre a été, tout autant et tout aussi féroce, attaquée, car aucune opinion, ni la mienne, ni la leur, ni aucune autre, ne

peut se prévaloir d'être *la* vérité. C'est pourquoi j'ai participé, hier, à la manifestation lyonnaise de refus de cette insoutenable violence, persuadé que le combat à mener contre elle dépasse de très loin le détail des diverses opinions, et que ce qu'il y a à défendre n'est rien moins que le fondement de la dignité humaine. Quel combat pour la liberté de pensée pourrait exiger en préalable, de ceux qui y prennent part, qu'ils déposent la leur au vestiaire ? De ce que je n'apprécie pas la ligne de *Charlie-Hebdo* ma douleur ne se trouve aucunement atténuée, mais au contraire augmentée encore, par le sentiment profond que l'affrontement libre des opinions est fondé en humanité dans la conviction que la vérité, celle, précisément, du Dieu auquel je crois, dépasse infiniment toute humaine opinion.

Où est-il, ce Dieu auquel je crois, dans ce déchaînement de haine sanglante ? Nulle part, assurément.

Ni du côté de ceux qui massacrent pour prouver que « Dieu est grand » et ne font que montrer par là combien il est loin d'eux, ni de celui de tout ce que je pourrais opposer, de ma propre opinion, à la conception qu'ils en ont. Pas plus que quiconque, pas plus qu'eux, je n'ai la prérogative d'expliquer les desseins de Dieu, et cela aussi est une souffrance. De Dieu, je ne puis dire que ceci : qu'il a fait à l'humanité trois inestimables cadeaux, qui ne peuvent avoir d'autre origine que l'amour qu'il a pour elle ; il lui a donné la vie, il l'a créée à sa ressemblance, liberté comprise, il lui a confié le monde. Et cela suffit pour que nul ne puisse s'arroger, en son nom, le droit de forger, en semant la mort, un autre monde ou une autre humanité, et pour que je me sente infiniment plus fondé à emmener Dieu avec moi dans la manifestation d'hier plutôt que de le brandir comme une arme contre quiconque.

Sortir de chez soi

BRIGITTE LE COZANNET, *psychanalyste*

Les parents se font une fierté de voir leurs enfants polis, obéissants, contenus. Et peut-être l'éducation dite religieuse, plus que toute autre, exige cette expression lisse, sans turbulences, voilée, de chacun.

Mais nous ne sommes pas que le reflet de cette bonne éducation.

L'émotion défait cet acquis. L'émotion est hors-contrôle. L'émotion est un révélateur de la relation à l'autre, aux événements, ainsi qu'à soi-même.

Intérieurement, nous ressentons et nous éprouvons, le besoin d'exprimer est là.

Exprimer veut dire faire trace à l'extérieur de nous. Nous voulons sortir de nous le vrai, ce qui nous émeut, nous anime, ce qui fait lien entre nous et le monde.

L'enfant est mal élevé, c'est-à-dire non-encore éduqué, ce qui fait sa grâce et... l'exaspération de ses parents. Comment conduire l'enfant vers l'âge mûr sans l'opprimer, le soumettre par une domination de ses affects : ne pleure pas, ne ris pas, ne boude pas, ne crie pas.

Chez l'adulte, ces manifestations le dévoilent et le trahissent.

L'oubli des codes de vie en société rend vrai, mais de ce fait, fragile, exposé au regard de l'autre.

L'éducation nous apprend à nous cacher derrière les bonnes manières, l'éducation nous fige hors-temps. Notre relation à l'autre est prévisible, sécurisante, sans surprise.

L'émotion, incontrôlable, nous expose dans l'instant. Le présent se montre incertain autant qu'éphémère, mais tellement humain.

Nous nous découvrons enfin, nous sortons de nous-mêmes.

Comment faire avec ces contraires, qui s'agitent en nous ?

Seul, à la maison, nous pouvons lâcher : le rire, les larmes, les injures, ou retenir, c'est le maintien de l'ordre des affects et des risques encourus s'ils émergent.

En famille ou avec des amis il est de bon ton de se maîtriser, ne pas trop montrer, ni son affection ni son ressentiment.

Mais la digue cède, heureuse révélation, car ne pas dire sa joie ou son amour est pure perte de joie et d'amour ; et ne pas dire son mécontentement ou sa tristesse est source d'incompréhension, de mensonges et de souffrance.

Dans la société, il est indispensable de se revêtir de bonnes manières.

Le savoir-vivre est un manteau que nous enfilons pour sortir.

Et la vêtue est à l'image du jeu de cache-cache de nos émotions.

Chez soi, on peut être nu ou légèrement vêtu. Dès que l'on sort, le rapport à l'autre, au social, s'intensifie ; le vêtement est comme l'émotion le moyen de montrer ou de se masquer, de dire ou de se taire.

C'est un risque d'aller au dehors peu vêtu ou d'apparence non-conforme aux lieux et groupes que l'on rencontre. C'est un risque à l'extérieur, de rire, être joyeux, pleurer, s'énervier, s'affoler, en plus des mots prononcés. Si on le fait on peut recevoir des coups, des railleries, on peut subir l'humiliation de celui qui ne respecte pas les codes ou qui se montre sans défenses, tel qu'il est. Cela peut être aussi un merveilleux moment d'humanité partagé.

Comment rencontrer celui qui se montre nu ?

Par la fuite, la dérision, l'accusation, en fermant les yeux, ou dans un rapport de sincérité à l'autre et à soi-même ? Peut-on construire, malgré l'imprévu et

la surprise, une relation authentique ? Car cela nous met dans un déséquilibre affectif, celui qui nous atteint dès qu'un autre nous « touche ».

L'autre nous trouble, l'émotion est contagieuse.

Parfois c'est une richesse, un cadeau de cœur à cœur.

Parfois c'est l'explosion d'émotions malades, qui font perdre pied et nourrissent l'inférieur.

Le rire, pirouette des grands émotifs, s'il ne devient pas incontrôlable et envahissant, permet de « dire » le choc émotionnel sans être englouti par un affect débordant.

L'humour est un pont, qui relie la vérité souffrante ou grotesque, à l'inexprimable.

On peut rire de soi-même ou recevoir « le trait » d'humour comme un affront, prenant pour un abaissement, la question exprimée à travers l'ironie.

Dans ce jeu de travestissement, une prise de conscience peut advenir. Mais la limite est ténue entre la moquerie et le ricanement humiliant.

Entre la bonne conduite et la vague émotionnelle, pouvons-nous trouver la juste note pour être dans un rapport au monde respectueux et authentique ?



Émotions de journaliste : « le joli temps du plomb »

NICOLE CHAILLOT, journaliste

Férue de lectures et d'écritures, j'avais depuis l'âge de 12 ans caressé le rêve de devenir journaliste. Ce ne fut pas si simple : comment, une gamine de 19 ans souhaitait rejoindre cette caste d'initiés, exclusivement composée d'hommes ! Quel culot !

Après avoir travaillé deux ans dans le service de documentation d'un quotidien parisien, j'ai passé le concours d'entrée à l'école de la rue du Louvre.

Ce furent deux années magnifiques et harassantes : tous les matins reportages, enquêtes, écritures, etc. À partir de 13 heures, retour au journal pour mon travail de documentaliste jusqu'à 20 heures, et à partir de 20 h 30, école jusqu'à minuit. Ce fut une époque passionnante mais dure à vivre : toutes les nuits, quand nous rentrions pour dormir, Paris était le cadre d'attentats de l'OAS et la ville quadrillée par les forces de police. La peur, le rire, l'engagement, la compassion, autant d'émotions que nous partagions toute l'année. Une bonne façon de se préparer au métier.

À la fin de mes études, j'entrai à *Libération*, l'organe de la Résistance fondé par Emmanuel d'Astier de

la Vigerie, comme secrétaire de rédaction chargée de trois pages culturelles et sociétales. Je pris ainsi l'habitude de travailler la nuit, et tous les dimanches et jours de fête.

Au début, descendre au marbre (l'endroit où l'on monte le journal, constitué de lignes de plomb sur un support en marbre) fut un véritable martyre : les ouvriers du Livre ne souhaitaient pas voir de filles jeunes (j'étais alors âgée de 20 ans) s'approcher du plomb, métal masculin qui, selon eux, ne supportait pas la gent féminine. Pendant plus d'un mois j'eus droit à un concert de roucoulement de colombes de tous ces hommes qui étaient tous adultes, voire vieux.

En silence, je rongais mon frein jusqu'à ce que ces messieurs se calment et cessent ce harcèlement... un mot inconnu à l'époque.

Quelques années plus tard, le plomb disparut des imprimeries de presse, remplacé par de nouvelles technologies : la photogravure par exemple. En 1964, j'entrai à *L'express*, le premier « New's Magazine » français (copié à l'image des formules américaines du *Time* et de *Newsweek*). Des années

merveilleuses où j'appris mon métier à fond et finis par devenir chef de la fabrication et collaboratrice de Françoise Giroud qui acheva mon apprentissage. Une grande journaliste qui nous a donné le goût de l'écriture solide, de la recherche de l'information irréfutable et de la joie ressentie à faire partager à nos lecteurs une culture des médias qui malheureusement ne tarda pas à être pervertie par un usage abusif du scoop... quitte à tromper la crédulité des lecteurs.

J'ai longtemps continué à fréquenter les imprimeries de presse ou de labeur, car voir une page de journal commencer à exister en suivant vos indications, à couper directement sur le marbre les articles trop longs, refaire de chic un titre sans jamais risquer de « manquer les départs » (péché mortel qui signifiait ne pas être prêt à partir pour les rotatives) est une formidable responsabilité.

Aujourd'hui, ces métiers ont complètement disparu, remplacés par des formules sur ordinateurs, l'odeur de l'encre que j'aimais tellement n'existe plus et même le contenu des journaux est différent : moins sérieux, plus dérisoires et uniformisés d'une façon excessive. Tout n'était pas rose au temps de ma jeunesse laborieuse mais la télévision n'avait pas encore passé son rouleau compresseur sur l'information : il y en avait pour tous les goûts et toutes les opinions. Je n'oublie pourtant pas que dans les journaux dits sérieux comme *Le monde* ou *Le journal des débats*, les chefs de services n'hésitaient pas à dire aux journalistes : « Faites chiant, messieurs faites chiant... ! » pour ne pas risquer d'être confondus avec *Le canard enchaîné*.



Les émotions de Jésus

BÉNÉDICTE ORANGE, *théologienne*

Dès les premiers siècles, les Chrétiens ont représenté Jésus : Jésus le Christ, le Fils de Dieu partageant la gloire du Père, le Pantocrator magnifique, souverain mais pas très humain.

Pourtant, les évangiles nous présentent un homme comme les autres et ne nous cachent rien de ses émotions.

En la voyant, le Seigneur fut pris de pitié pour elle. (Luc7, 13)

Observez les lis des champs : Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme aucun d'eux ! (Luc12, 27)

Jésus **est ému**, tant par la beauté de la nature que par la détresse des malades ou de cette veuve qui vient de perdre son fils.

Il exulta sous l'action de l'Esprit Saint

Jésus **exulte de joie** devant les humbles, les pauvres de cœur qui reçoivent son message.

Jésus **pleure** à la mort de son ami Lazare. (Jean11,35) Il pleure aussi sur Jérusalem dont il pressent le destin tragique.

Alors, s'étant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple.

Jésus **laisse éclater sa colère**, et quelle colère ! devant la cupidité des marchands du temple. Il fustige aussi violemment l'hypocrisie des religieux.

Jésus connaît le **découragement** et l'**angoisse** devant la mort.

C'est cette humanité que l'on représente plus volontiers aujourd'hui, en peinture comme dans les films. Jésus, qui se nommait lui-même Fils de l'Homme, a connu toutes nos

émotions et l'Évangile en est témoin. L'émotion n'est-elle pas ce qui nous meut, qui nous pousse à agir ? Mais il arrive que trop d'émotivité fausse le jugement et paralyse au lieu de mouvoir.

À aucun moment, Jésus ne s'est laissé détourner par ses émotions de la mission qu'il s'était fixée. Il nous montre un modèle d'homme habité par l'Esprit-Saint, cet Esprit de force, de sagesse et de maîtrise de soi.



Le Comité de Rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes qui enrichissent la revue par leur contribution. Par ailleurs, compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **Pardonner, est-ce possible ?** ». Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en adressant votre versement, libellé à l'ordre de *Regards Maristes*, à Michel Macquet 145, boucle de Jaumard, 83140 Six-Fours-les-Plages. Si vous souhaitez faire un don (au-dessus de 50 €) et bénéficier du reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Province de France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu, et l'adresser à Pères Maristes - Région de France, 104, rue de Vaugirard 75006 Paris.